

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. René Baud

Le 19 octobre 2002

Discours de bienvenue de Monsieur Pierre Peyré, Vice-président de l'Académie de Béarn

Monsieur le président, mes chers confrères, mesdames, messieurs, mon général,

Les hasards de la vie créent parfois de drôles de situations. Qui m'aurait dit en effet, qu'un jour, ayant répondu à l'appel de Pierre Tucoo-Chala, alors président de l'Académie de Béarn, qui m'invitait à participer à l'organisation du « Centenaire de la naissance de Joseph Peyré », j'aurais le plaisir de faire votre connaissance, de siéger au sein de cette Académie et, qui plus est, d'y recevoir aujourd'hui un ancien officier méhariste ?

Tout le sens, anecdotique et profond à la fois, de la situation qui nous réunit ici et maintenant, est contenu dans ce questionnement.

Permettez-moi donc, en guise de préambule, de vous dire que d'autres au sein de notre compagnie auraient été plus autorisés que moi pour vous parrainer, de par leurs titres ou leurs liens d'amitié avec vous, comme René Pébernard, notamment, chez qui je vous rencontrais pour la première fois. Mais les choses sont ainsi faites, et je me réjouis d'être ici, à vos côtés, honoré par la mission que mes confrères m'ont confiée de vous recevoir. Honoré, mais amusé aussi. Car je vous dois un aveu : je n'ai jamais fait mon service militaire ! Sursitaire jusqu'à vingt-sept ans, ai-je profité de la vague soixante-huitarde pour m'esquiver

ou avais-je trouvé quelque autre combine me donnant de l'avance sur les lois qui ont, aujourd'hui, aboli la conscription ? Non, rassurez-vous, et ne récusiez point ! Après ma préparation militaire assortie même de l'option du brevet de parachutiste, j'avais envisagé de « faire Saint-Cyr », comme beaucoup de bacheliers en Afrique du Nord à cette époque. Hélas, un grave accident de rugby me laissa « sur le carreau », ou du moins sur la caillasse d'un terrain de ce Maroc sportif et attachant qui nous a donné Abdélatif Benaziz, au firmament du XV de France. Accident qui me valut une réforme définitive et le deuil d'une carrière militaire comme j'avais pu l'idéaliser, étant né à Alger d'un père médecin capitaine et ayant vécu les événements de la guerre d'Algérie, à jamais gravés dans les mémoires.

Certes, j'avais à la maison tous les livres de mon oncle que vous connaissez bien pour vous être reconnu dans certains d'entre eux et vous être intéressé tout particulièrement, dans vos travaux et conférences, au destin peu commun de Jean Fly Sainte-Marie, officier béarnais et authentique héros de *L'Escadron blanc*. Des titres évocateurs autour desquels plane éternellement la « grâce des déserts », où les héros tendent vers l'absolu auquel ils aspirent :

- *Proie des ombres* qui racontait la mission Flatters de 1880 et son dramatique prélude ;
- *Coups durs*, qui mettait en scène les Sahariens de la Lignée, créée en 1902 par le général Laperrine ;
- *Le Chef à l'étoile d'argent ex. Sous l'étendard vert*, évoquant tous deux la guerre sainte déclenchée par la Senoussia en 1916 ;
- *L'Escadron blanc*, imaginant l'un des derniers contre-rezzous en 1928 ;
- *Croix du Sud*, au seuil de la guerre de 1939 ;
- *Sahara éternel* affirmant en 1944 la pérennité de notre désert ;
- *De sable et d'or*, enfin, qui marque l'enracinement de générations d'hommes dans cette terre saharienne confrontée aux menaces de la « nation universelle du pétrole ».

Un véritable florilège d'armes, en somme, mais de géographie humaine et de destins héroïques, aussi, entre épopée saharienne et guerres de l'Empire, auxquels, passé la Méditerranée, viennent s'ajouter sur fond de guerre d'Espagne et de campagne napoléonienne :

- Le Pont des sorts, Les Lanciers de Jerez, Les Remparts de Cadix, L'Alcade de San Juan et Feu et sang de juillet.

L'Escadron blanc- que je ne découvris d'ailleurs que fort tard, comme je vais y revenir—avait ma préférence, bien sûr, avec sa dédicace à mon père et sa quête d'un monde d'authenticité, où l'homme, quelle que soit sa condition, est à lui-même son propre appui : « *Je dédie ce livre à mon frère, de la compagnie saharienne du Touat, qui marchait à la gauche de Mohammed ben Ali lorsque celui-ci fut frappé par la mort, et qui a voué au Sud, lui aussi, un amour aride.* »

Mais au-delà de cette littérature où plonge une part de mon éducation, il est un ouvrage qui m'avait beaucoup marqué et qui, me semble-t-il, transcende tous ceux-là. C'est *Le Père de Foucauld*, de René Bazin. Et dans ce livre, parmi le recueil de lettres de l'ermite de Tamanrasset, celle de janvier 1916 à son ami Laperrine, attise aujourd'hui encore ma réflexion par sa force de vérité intemporelle bien plus juste, explicite et nuancée que la locution à l'emporte-pièce de Végèce : *Si vis pacem para bellum* (Si tu veux la paix, prépare la guerre). « *Pour la première fois, écrit donc Charles de Foucauld, je comprends vraiment les croisades : la guerre actuelle, comme les croisades précédentes, aura pour résultat d'empêcher nos descendants d'être des barbares. C'est un bien qu'on ne saurait payer trop cher.* »

En choisissant le métier des armes, c'est ce bien même, ce bien irréductible et universel de l'humanisme et de la civilisation, qu'à l'instar de votre illustre prédécesseur sur les bancs de l'école militaire vous avez contribué à défendre. Avec plus de discipline que lui, il est vrai, qui se fit un temps écarter de l'armée, mais moins d'ascèse aussi puisque, comme lui, vous n'avez pas troqué éperons, fourragère et képi pour les symboles de la religion, préférant le burnous rouge du spahi et celui, plus mythique encore, le bleu du méhariste, à la robe de bure du moine évangéliste.

Après l'École d'officiers de Saint-Cyr, vous entrez, en effet, à l'École de cavalerie de Saumur. Votre formation vous conduit ensuite sur les bancs de l'École d'état-major de Paris. L'École supérieure de guerre, puis le Cour supérieur inter-armées vous retiennent derechef dans la capitale pour d'ultimes perfectionnements, à la hauteur de vos responsabilités croissantes.

Mais rassurez-vous, sachant que vous ne goûtez guère les déclinaisons de titres et autres faits de carrière par trop emphatiques, qui font que l'exposé d'un *curriculum vitae* prend trop vite des allures de discours nécrologiques, je ne passerai

pas en revue la liste de vos services et autres distinctions, même si, à compter de ce jour, vous devenez *immortel en Béarn*.

Je dois toutefois à l'exercice de style que constitue le *discours de réception*, de vous présenter, même brièvement. D'ailleurs, comment pourrais-je faire autrement ? Tracé au cordeau, le CV que vous m'avez fourni est avare de détails. Il va à l'essentiel. Il ne brode pas.

Vos « dernières activités professionnelles », comme vous les listez avec une économie qui ne vous fera pas taxer d'autosatisfaction, vous assignent, ainsi, à des postes importants :

- Commandant d'un régiment de cavalerie légère blindée, vous voici au 12e régiment de chasseurs, à Sedan.

- Chef d'état-major d'une division blindée, vous rejoignez Châlons-en-Champagne.

- Directeur du programme d'expérimentation d'un système informatisé de commandement, vous êtes à Paris, où vous serez maintenu pour prendre les fonctions de

- Directeur adjoint du groupe de planification et d'études stratégiques, au cabinet du ministre de la Défense, avant d'être nommé :

- Adjoint au général commandant la division militaire de Paris.

- Admis, enfin, dans le corps de réserve, vous devenez membre du Centre d'Études et de Prospectives Stratégiques (CEPS), et plus particulièrement responsable de l'organisation de séminaires d'information générale sur les grands thèmes concernant la défense et la situation géostratégique.

Quant « au reste », c'est-à-dire les premières années de votre vie d'officier, celles qui vous conduiront plus tard à porter la rosette de la Légion d'honneur, celles où vous avez fait, au propre comme au figuré, vos premières armes, bref, tout ce qui compte fondamentalement pour vous, n'est même pas mentionné dans ce *curriculum vitae* parfaitement épuré. Mais je sais que vous allez évoquer ces premières années de commandement, car j'ai lu votre texte, et même si vous ne nous y parlez de vous qu'accessoirement, je ne me serais pas avisé de vous demander d'en changer, ne serait-ce qu'une virgule, tant il est vous-même : direct, mesuré et authentique.

Formé à la rigueur, vous êtes, comme par un devoir de réserve que vous vous imposeriez librement, la discrétion, l'humilité même, alors que dans l'intimité vous n'êtes pas à proprement parler un *introverti*. Votre épouse Françoise, dont les racines familiales sont attachées à la région de Lembeye, pourrait en

témoigner ; de même que vos enfants dont vous êtes fier, mais que vous ne mettez jamais en avant : Véronique, chercheur à l'INSERM dans un laboratoire spécialisé en cancérologie de Villejuif, et Michel, égyptologue, chercheur au Collège de France, qui dirige actuellement la nouvelle mission archéologique d'Abou Rawach de l'Institut français d'archéologie orientale et qui, attiré comme vous par la magie des sables et des pierres, vient d'identifier la dernière nécropole royale de l'époque des grandes pyramides, celle du souverain Rêdjedef, fils et successeur de Kheops.

Vos amis, nombreux dans cette salle, avec qui vous partagez le goût des « grands bivouacs » autour d'une garbure à la Simin Palay, savent eux aussi la chaleur des sentiments qui vous animent ; tout autant que les mille trois cents membres de *La Rabin*, l'amicale de Sahariens que vous présidez, et dont le Musée national que vous avez reconstruit est aujourd'hui implanté à Montpellier, après avoir reposé, un temps, dans les murs propices au souvenir et à la méditation de l'abbaye de Sénanque.

Frustré par vos non-dits, et comme poussé par un désir de compensation, j'ai pu relire, ainsi, toute l'épopée des compagnies sahariennes qui « vouèrent au sud un amour aride ». J'ai pu revivre en imagination la fresque surréaliste de la poursuite d'un rezzou dans les défilés de pierrailles, les dunes mouvantes, le froid glacial des nuits et le soleil brûlant des jours lumineux. Comme à travers les romans, j'ai entendu le vent de sable et subi ses brûlures qui sont un long martyre pour les hommes et leurs montures. Comme le lieutenant Marçay, je me suis senti exténué, harassé, vide de toute énergie au moment de donner l'assaut au rezzou enfin débusqué, et où l'on serre sa bouche avec une corde tant la soif supplicie... En vérité, comme l'écrit Joseph Peyré, je sais que « *nul ne connaît l'exigence du désert, sa route aride, sa misère et l'âpre mesure de ses joies* ». Aussi, je comprends que ceux, qui ont approché ou vécu pareilles situations extrêmes, civils ou militaires, n'en fassent pas étalage, soient avarés de détails et surtout ne brodent pas, quand cette belle exigence, cette quête d'absolu, n'a pas d'autre raison que celle du devoir, mêlée à la passion de l'aventure.

C'est le cas de mon père qui ne m'a jamais parlé de sa vie au Sahara et ne m'a, même, jamais incité à lire *L'Escadron blanc*, pas plus qu'ayant pourtant une plume facile, il n'en écrivit jamais la moindre ligne : « *Non*, nous dit le commandant Peyré,

frère du romancier de *Croix du Sud* je n'écris pas les livres de mon frère », titrait péremptoirement, le 17 octobre 1942, un article de *TAM*, l'hebdomadaire de l'Empire.

Joseph Kessel le savait bien qui avait déjà établi cette vérité, onze ans plus tôt, en proclamant sur quatre colonnes dans les Nouvelles littéraires du 13 juin 1931 : « L'Escadron blanc est à nous » : « Peyré m'emmena dans le jardin. Là, tandis que nous marchions lentement, il me dit :

-Mes parents ont eu une grande joie cet été. Mon frère est revenu du Sahara où il a passé plusieurs années en qualité de médecin militaire dans une compagnie méhariste.

Le regard de Peyré prit une acuité, un éclat de voyant.

- Mon frère, s'écria-t-il, m'a rapporté des histoires fabuleuses... toute sa vie là-bas... celle de ses compagnons... Je veux en faire un livre.

[...]Et Peyré me raconta *L'Escadron blanc*, les sortilèges du Sahara, les nomades envoûtés, la poursuite fantôme...

Rien ne pouvait être plus authentiquement, plus familièrement français que cette naissance d'une épopée des sables. »

Quatre décennies plus tard, dans son livre de souvenirs, *Des hommes*, Kessel témoigne encore :

«[...] de vieux méharistes demanderont [...] dans quelles compagnies et sous quel nom a servi le Saharien chevronné qui, seul d'après eux, est capable d'une telle vérité dans le récit de leurs exploits

difficilement croyables. En vérité, Joseph Peyré n'était jamais allé au Sahara ! Son pouvoir de double vue, sa puissance de sympathie universelle n'avaient fait qu'y trouver, comme l'explique Kessel, « un champ à leur mesure » ».

Un champ qui inspira *L'Atlantide* à Pierre Benoît, le *Roman d'un Spahi* à Pierre Loti, *La Rose de sablez* Montherlant, *Déserta* Le Clézio. Un champ qui absorba Théodore Monod et inspira Roger Frison-Roche, dont le témoignage reste écrit dans *Les Voyages romanesques de Joseph Peyré*, ce magnifique catalogue édité par la bibliothèque municipale de Pau, à l'occasion de l'exposition du centenaire de 1992 :

« Sans hésitation possible- *confesse l'auteur de Premier de cordée et de Carnets sahariens-*, je dois à Joseph Peyré ma vocation saharienne, ses récits, ses images de sable de combats chevaleresques autour des points d'eau ; son *Escadron blanc* m'a toujours poursuivi, harcelé, comblé mes désirs d'aventure [...] Un grand merci, Joseph Peyré, pour m'avoir fortifié par ces

récits prémonitoires de la montagne et des déserts, qui m'ont dicté ma propre aventure. »

Une aventure qu'André Labarrère, dans la préface de ce catalogue, assimile volontiers à de l'exotisme, cet exotisme si cher- précise-t-il -au cœur de « *tout Béarnais qui connaît la nécessité de partir, de découvrir les ailleurs du monde afin de mieux revenir* ». Ce goût de l'aventure a manifestement le romantisme de celui des coureurs de désert dans le grand Ouest américain. Il a, de tout temps, poussé bien des Béarnais à s'enrôler dans l'armée. Et, comme le rappelle Pierre Delay dans son *Joseph Peyré, à la rencontre des héros*, quand il est militaire et qu'est venue la nostalgie du pays au cours de ces guerres qui n'en finissent plus, ces enfants du pays, alors on les surprend à chanter, comme les autres troupiers :

« Je donnerai cent mille écus
Que ces canons ne tirent
plus... »

C'est sur ce champ même de l'aventure, aux frontières de l'exotisme et du devoir que, jeune lieutenant, vous avez opéré et servi en terre d'Afrique, mon général, à cette heure historique où la France se retirait de l'Algérie. Ainsi avez-vous pu éprouver la grandeur et les servitudes militaires, mais saharien vous avez été, et saharien vous resterez ! Avec ce sens des vraies valeurs que les peuples ne réussissent pas toujours à développer avec cette égale harmonie et cette profonde sérénité indispensables au progrès de l'humanité.

Oui, les Sahariens ont eu la chance d'avoir une notion très haute du devoir. « *Ils savent*-écrivait le commandant Lehuraux au moment du cinquantenaire de la présence française à In-Salah, en 1950 - *qu'il faut, aujourd'hui comme hier, que chacun s'accoutume au devoir actif, celui qui ne recule pas devant l'effort, devant le sacrifice, celui qui se propose un but et qui regarde toujours devant lui, plus haut, toujours plus haut, comme l'a dit Lamartine.* » Effort dont on ne sait jamais quel sera le résultat, insistait le grand Barrés, pour qui « *l'essentiel est de faire cet effort* ».

Voilà le devoir tel que le concevaient et l'appliquaient les Sahariens, avec cette idée de but infini qui les guide à travers les sables, comme l'étoile polaire guide le navigateur.

Étonnante genèse que celle de ce livre mythique de *L'Escadron blanc*, qui nous réunit aujourd'hui au sein de l'Académie de Béarn, et qui rapproche Aydie, où il fut conçu et rédigé, de

Séméacq-Blachon où vous résidez en voisin du Vic-Bilh, à travers soixante-dix ans d'âge et d'événements heureux et malheureux, aux frontières d'espaces géographiques et humains infinis, si proches et si lointains à la fois.

Avant d'être pilote, Mermoz rêvait d'être méhariste, et le Petit Prince n'avait de cesse que Saint- Exupéry lui dessine un mouton...

En vous recevant à ce fauteuil auquel nos suffrages vous ont élu, cher confrère, vous aile-/, maintenant pouvoir nous dessiner sinon bien des chameaux, du moins contribuer à nous faire mieux connaître l'histoire militaire du Béarn et celle de ses soldats, dans la lignée même de vos aînés sous cette coupole : le général de Barry, Pierre Tucoo-Chalaa, Christian Desplat, pour ne pas nommer tous ceux qui, parmi nous, au rendez-vous de l'histoire et du Béarn, ont croisé dans leurs travaux des hommes et des armes.

Permettez-moi donc, en guise de bienvenue, de vous remettre très civilement mais très amicalement surtout, l'insigne de la reine Marguerite, emblème de notre Académie.

Discours de remerciements Du général René Baud, nouvel académicien

Monsieur le président, cher parrain, chers confrères, mesdames, messieurs,

C'est avec beaucoup d'émotion que je me trouve aujourd'hui à cette tribune et c'est peu dire que je mesure tout l'honneur, toute la confiance, que vous m'avez fait en me permettant de prendre place à vos côtés, le col ceint de la Marguerite de Navarre, symbole de notre Académie.

Je ne crois pas à la prédestination et encore moins au mektoub des Arabes. Il n'empêche. Quand je fais un retour en arrière, il m'arrive de me demander si parfois il n'y a pas un peu de cela.

Je suis né dans l'Isère et mes ascendances sont plutôt du genre burgonde.

Adolescent, j'étais à Nîmes et, devenu adulte, ma carrière militaire a fait de moi un nomade qui aurait pu se fixer en bien des endroits.

Mais non, c'est le Béarn qui m'attendait. J'y ai rencontré mon épouse, authentique béarnaise, qui fut la première à me parler avec passion de la terre de ses ancêtres, à me la faire connaître et aimer. Mais, pour être à la fois mère attentive et épouse d'officier soucieuse de tenir parfaitement ce rôle qui, dans un couple soumis aux aléas des mutations et aux vicissitudes de la vie de garnison s'apparente souvent à un art compliqué, bref, pour être toujours à mes côtés, elle a dû s'éloigner du Béarn.

Sans bien sûr jamais oublier son terroir, en cultivant au contraire son image, en me la faisant partager.

Et si je suis ici aujourd'hui, c'est bien à elle que je le dois d'abord. Elle le sait, mais je tenais, en cette occasion solennelle, à le lui dire avec tous les sentiments que je lui laisse le soin d'imaginer.

Passer ses vacances en Béarn, et plus particulièrement dans la petite commune de Séméacq-Blachon en Vic-Bilh, avant de s'y installer à peu près à temps plein lorsque vient le temps de la retraite, s'explique naturellement par les liens familiaux et, plus matériellement, par des occupations mélangeant le rôle d'architecte en chef de monument non historique et celui de travailleur laborieux pour la remise en état et l'agrandissement d'une maison béarnaise. Mais cela serait-il suffisant s'il n'y avait cette qualité, cette chaleur d'accueil absolument extraordinaire que l'on trouve ici et que je tenais à souligner pour vous en remercier, pour en remercier mes amis qui sont ici, que je salue et que j'assure de ma fidélité. Et pour illustrer ce propos, je voudrais en quelques mots rappeler un souvenir. En 1980, je commandais donc le 12^e régiment de chasseurs, ex à cheval, et j'ai eu l'idée de faire prendre un peu l'air à ma fanfare et à un escadron en leur faisant découvrir le Béarn.

Je me suis arrangé avec l'armée de l'Air pour le transport, avec un camarade qui commandait le 1^{er} RCP à Pau pour les déplacements locaux et avec le maire de ma commune pour avoir un terrain où organiser un bivouac.

Le premier jour, tout était très militaire. Dès le lendemain, cadres et appelés commençaient à être invités dans les familles et cela n'a plus cessé jusqu'au dernier jour où, après un défilé devant le monument aux morts, tout le monde s'est retrouvé pour une soirée festive au foyer communal.

René Pébernard y était invité et c'est à cette occasion que nous avons lié une amitié jamais démentie.

Et quand à la fin de leur service, mon supérieur hiérarchique demandait à ces appelés quel était leur meilleur souvenir de leur passage sous les drapeaux, tous, comme un seul homme, ont répondu « Le raid Béarn ».

L'accueil qu'ils avaient reçu dans ma commune les avait marqués et ils s'en souviennent certainement encore, tout comme l'officier canadien qui était avec nous, aujourd'hui général dont nous avons toujours des nouvelles et qui se remémore ce bref séjour en Béarn avec émotion.

Je suis très heureux que M. Jacob, maire à l'époque, et son récent successeur, Gilbert Lafourcade, soient présents dans cette salle et qu'à travers eux toute la population de Séméacq-Blachon soit encore remerciée de son accueil si chaleureux.

Je voudrais enfin, de la place qui fut la sienne, saluer le général de Barry, que j'ai bien connu mais qu'il ne m'a pas été donné de rencontrer depuis longtemps.

Il est grand temps maintenant d'entrer dans le vif du sujet de cette intervention. Et puisque j'ai désormais le privilège de représenter l'institution militaire au sein de notre Académie, j'aurais pu vous entretenir de thèmes qui la concernent. C'est souvent austère, pas toujours très enthousiasmant et en tout cas pas béarnais du tout.

Aussi m'a-t-il semblé plus mobilisateur d'évoquer une époque disparue, mais qui peut encore nous faire rêver, au travers de l'œuvre littéraire de Joseph Peyré consacrée au Sahara et de mes propres souvenirs de jeune officier coiffé du képi bleu ciel frappé de l'étoile et du croissant d'or, lancé dans le désert avec deux ou trois sous-officiers français et entouré d'une troupe de quelque soixante méharistes, majoritairement touaregs, mais aussi arabes, la règle de l'époque- nous sommes en pleine guerre d'Algérie-étant la mixité des ethnies ou au minimum des tribus d'un même peuple pour assurer un peu plus de sérénité aux quelques cadres présents.

J'avais donc souhaité rejoindre l'une de ces compagnies sahariennes qui directement ou de manière plus diffuse sont évoquées dans les romans de Joseph Peyré, qu'il s'agisse de

L'Escadron blanc, du Chef à l'Étoile d'argent, de Croix du Sud ou de Sahara éternel. Leur création, sur proposition du commandant Laperrine-presque un voisin puisqu'il est né à Castelnaudary-, date de 1902. Elle repose sur l'idée toute simple que pour imposer notre paix et la faire durer, il fallait utiliser les mêmes moyens que les fauteurs de troubles nombreux à l'époque.

Les rezzous, cette vieille habitude des nomades qui consiste, après une approche qui peut être longue - on a vu par exemple des touaregs du Hoggar opérer dans l'actuel extrême sud-Marocain, à quelque 1 500 kilomètres de leur base-, à mener une action qui doit être foudroyante pour surprendre les campements convoités, s'emparer des troupeaux et des bagages ou à aller s'approvisionner, sans bourse délier et sans risques, en marchandises diverses, humaine notamment, dans les ethnies noires sub-sahariennes.

Les rezzous donc faisaient partie, si j'ose dire, de l'actualité régionale, tout comme les guerres intertribales.

Et pour couronner le tout, l'assassinat d'explorateurs avait été et était encore monnaie courante, très souvent grâce aux bons soins des guides, alléchés par un pillage à bon compte. Force est de reconnaître au passage que dans toutes ces activités, les touaregs qui sillonnaient le Sahara depuis les palmeraies du nord jusqu'à Tombouctou, se sont taillés la part du lion. Les compagnies sahariennes vivaient sur un statut tout à fait spécial dicté par les réalités et les mentalités locales. Administration hyper légère : le postulant arrivait avec son harnachement et ses montures, on lui donnait une arme et des munitions, on le payait et à lui ensuite de se débrouiller pour se nourrir et s'habiller, tenue de travail et tenue de parade, celle-ci étant tout simplement une reprise des vêtements traditionnels des trois groupes représentés : arabes en blanc, touaregs voilés en bleu indigo, maures en gandourah bleu ciel, coiffés du long turban.

Point de CDD comme pour les engagés. Pour le méhariste, liberté de démissionner à tout moment et pour nous possibilité de le licencier de la même manière. Système idéalement souple qui a fonctionné sans modifications notables de 1902 à 1962. Pour un Européen, la vie dans ces unités, dans le désert en général, a été fort bien décrite par Théodore Monod, le grand savant récemment disparu, dans son livre *Méharées où il raconte ses premières expériences sahariennes, « Vie sauvage, élémentaire, brutale et dépouillée à souhait mais il faut le*

reconnaître, parfaitement salubre. » Pour ce qui me concerne, j'ajouterai volontiers, à condition d'être jeune et en bonne santé car on n'avait guère le droit d'être malade, vu la difficulté des secours.

Et Monod poursuit : « Toujours agréable, non. Saine, oui et pleine d'enseignements pour des « civilisés » ayant fini par confondre l'accessoire et l'essentiel, et par encombrer leur existence d'une foule d'éléments artificiels, de besoins factices, de malsaines inutilités qu'ils considèrent naïvement comme l'indispensable. » *Ce pourrait être d'actualité.*

L'indispensable, le vrai, ne pesait pas lourd : une vingtaine de kilos par mois. Et là, je me contente de citer ce que j'ai réellement vécu : 10 kg de blé moulu, 5 kg de pâtes, 3 kg de sucre, 1 kg de thé, 3 litres d'huile et une dizaine de boîtes de sauce tomate concentrée.

C'était la ration de l'officier comme du méhariste.

Quant à la viande, si on croisait quelque gazelle ou mouflon, tant mieux, sinon abstinence sauf en cas de rencontre avec un campement où une chèvre présentée comme jeune et belle, en réalité la plus vieille, la plus stérile, la plus dure du troupeau, était sacrifiée sur l'autel de l'hospitalité saharienne.

Associé depuis vingt siècles à son maître nomade, le chameau a été de toutes nos aventures, de toutes celles qu'évoque Peyré, de toutes celles que j'ai vécues.

Je ne vous apprendrai pas qu'en Afrique, cet animal n'a qu'une bosse et devrait en conséquence être appelé dromadaire. Mais force est de constater qu'en pratique, à peu près personne ne fait usage de ce terme.

Attardons-nous donc quelques instants sur le chameau, cet animal à l'allure quelque peu hautaine, assez familier, qui se lamente bruyamment lorsqu'on le harnache ou qu'on le charge mais ensuite parfaitement silencieux, et donc discret pendant les marches. Peu regardant sur la qualité de son alimentation, mais encore lui faut-il la quantité, il se contente de ce qu'on appelle au Sahara comme chez nous, un pâturage, terme trompeur qui recouvre deux réalités bien différentes. Ici, il évoque l'idée de prairies verdoyantes, où l'herbe est tendre et douce, là-bas, sauf quand une pluie aussi exceptionnelle que bienfaisante fait pendant quelques jours ou quelques semaines reverdir les paysages, ce sont des touffes de graminées jaunâtres et dures, espacées les unes des autres, qui obligent l'animal, pour se nourrir, à un exercice ambulatoire de grande amplitude.

Résistant, le chameau est capable de réaliser de très longues marches même lourdement chargé, même en mangeant peu et en buvant à intervalles très irréguliers. Encore faut-il ne pas le pousser dans ses retranchements, ce qu'avait fait un de mes prédécesseurs qui, à ses débuts pénétré de la fausse idée que le chameau est un animal sobre, interdisait tout pâturage à l'étape. Le résultat ne s'est pas fait attendre longtemps et pour le décrire je cite le commandant Cauvet, saharien éminent, auteur dans les années 1920 d'un ouvrage monumental, justement intitulé *Le chameau*, et qui fait toujours autorité. *«Alors, à bout de force, l'animal s'arrête brusquement, se couche, refuse de se lever même sans sa charge, allonge son long cou sur le sol et succombe résigné, sans pousser aucune plainte. Il n'est pas d'animal qui ne pousse la patience et l'obéissance à ce point.»*

Bref, cet animal merveilleusement adapté à son milieu, compagnon de route de tous les jours, omniprésent dans certains ouvrages de Joseph Peyré, est la vie, parfois la survie. Mais au-delà, il est aussi largement associé à l'autorité, au prestige du chef qui se doit de disposer d'une monture plus grande, plus belle, plus élancée, plus rapide que le commun des mortels.

Ce fut mon cas et Joseph Peyré le montre bien quand il nous parle du « Targui », la monture du lieutenant Marçay de *L'Escadron blanc* ou de « la gazelle », celle du Mdl Le Brazidec, le chef à l'Etoile d'argent.

Et comme Le Brazidec, j'avais aussi une bride surmontée d'une étoile. Pas une amulette comme l'évoque Peyré mais une marque de chef.

J'ai passé mes années sahariennes au Tassili des Ajjers, au nord-est du Hoggar, qu'Ibn Battoutah, voyageur arabe, décrit ainsi lorsqu'il le traverse en 1354 : « Nous voyageâmes dans la contrée du Haggâr. Elle a peu de plantes, beaucoup de pierres et sa route est scabreuse. Les Haggâr sont une tribu de Berbères portant un voile sur la figure. Il y a peu de bien à en dire - ce sont des vauriens.»

Sans doute pouvait-on dire la même chose des touaregs Ajjers demeurés belliqueux et pillards invétérés jusqu'à ce que la France, grâce aux compagnies méharistes, fasse du brigand un soldat.

Quant au pays lui-même, on peut dire aussi, c'est vrai, qu'il y a beaucoup de pierres. Mais on peut dire aussi d'une manière moins restrictive et plus réaliste, que c'est un plateau de grès

entaillé de canyons profonds, sinueux, aux parois presque verticales découpées par les rivières à l'échelle des temps géologiques. C'est un plateau en dent de scie, chaotique, d'où émergent des massifs qui atteignent presque 2 000 mètres d'altitude. Ce sont des rochers découpés par l'érosion en des formes où l'imaginaire peut se donner libre cours. Ce sont des zones dunaires et de grands deltas sablonneux où poussent arbres et graminées.

Ce sont des points d'eau nombreux, parfois entourés de verdure, des palmiers qui déroulent leur enchevêtrement au fond de quelques oueds. C'est Djanet, splendide oasis, l'une des perles du Sahara algérien. Ce sont enfin les couleurs changeantes des paysages, au gré du soleil qui rythme les journées et que Théodore Monod, dans l'ouvrage déjà cité décrivait ainsi : « *Lever du soleil : de légers nuages flottent sur l'horizon encore enténébré, qui vers l'orient se déploient soudain en une éclatante féerie de pourpre et d'or. L'astre lui-même apparu, le monde se métamorphose : après la fête des couleurs, le gala de la lumière.*

Mais l'idylle ne dure pas ; bientôt le baiser se fait morsure et la caresse brûle. Maintenant, c'est l'ennemi, le dieu cruel, impitoyable, père des brasiers diaboliques et de la soif. C'est lui qui calcine les terres mortes du désert et, sous la coupole métallique d'un ciel décoloré, verse l'incendie de ses rayons verticaux.

Au soir, les ombres s'allongent, la brûlure s'apaise dans une apothéose de verts, de roses et de lilas, le gros œil de braise rougeoie pour se fermer bientôt, à l'occident, sous sa paupière degrés noir, le ciel se recueille, il pâlit. L'univers attend, le vent fraîchit. Brusquement, sans crépuscule, c'est la nuit. » Ainsi va le Tassili des Ajjers qui est pour l'œil du voyageur moderne une région magnifique et pour le touareg qui y nomadise ou l'unité méhariste qui la parcourait, le paradis à l'échelle saharienne car on y trouve un peu partout de l'eau, du bois et du pâturage. Mais ce n'est pas pour ces raisons, encore qu'il en parle à plusieurs reprises, que Joseph Peyré a situé là plusieurs de ses romans et de ses nouvelles.

Le rebord oriental du Tassili, qui s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres, est une zone frontière avec la Libye actuelle, qui a été marquée par de multiples incidents avec l'Empire ottoman puis avec l'Italie, puissance coloniale.

En 1916 notamment, une confrérie religieuse installée en Tripolitaine, la Senoussia, porte à son paroxysme les sentiments anti-français. Des agents allemands et turcs attisent

l'incendie, fournissent des armes. Une armée sainte se déploie. Djanet est prise, nos autres postes évacués et il faudra du temps et de durs combats pour rétablir la situation. Peyré s'est saisi de tout cela et a, en quelque sorte, porté témoignage d'événements bien réels *Le Chef à l'Etoile d'argent et Sous l'étendard vert* sont nés. Plus tard, j'ai marché dans les mêmes traces, j'ai rencontré des touaregs qui furent nos adversaires, j'ai revécu à la fois l'histoire et les romans car ils ne font qu'un. Mais Peyré ne s'est pas contenté de nous narrer des événements, il nous donne aussi des clés pour la conduite des opérations sahariennes, vrai en 1902, vrai aux époques où il situe ses romans, vrai lorsque j'étais moi-même officier méhariste, sans doute encore, au moins en partie, vrai aujourd'hui.

À la base, il y a la recherche du renseignement.

Un moyen très classique consiste à interroger les habitants. C'est vrai partout, au Sahara comme ailleurs, sauf que le désert, comme en toutes choses, y met sa touche particulière. J'y reviendrai.

Je voudrais plutôt consacrer quelques instants à une technique qui n'est pas non plus une exclusivité saharienne, mais qui y est pratiquée à grande échelle : la recherche, l'interprétation et le suivi des traces des hommes et des animaux.

Pour des nomades- pas tous -, elles sont un livre ouvert et nous savons que toute la trame de *L'Escadron blanc* tourne justement autour d'elles et d'ailleurs, pendant longtemps, de leur absence, ce qui pose bien des problèmes.

Je n'ai pas eu l'occasion de mener une aussi grande poursuite que celle effectuée par Jean-Flye Sainte-Marie en 1926, et dont Peyré s'est inspiré pour son premier roman, en la situant en d'autres lieux.

Mais j'ai quand même dû poursuivre et rattraper quelques déserteurs d'une compagnie du génie qui travaillait dans notre secteur.

Comme s'il s'agissait d'Arabes, je me suis entouré de touaregs, autant valait utiliser les vieilles rivalités inter-ethniques. Et je dois dire que cette traque a été pour moi un moment exceptionnel car, malgré les difficultés du terrain, essentiellement caillouteux donc moins marqué par les empreintes qu'une zone sableuse, je n'ai jamais eu hésiter sur la direction à suivre, et j'ai toujours su ce que les hommes que nous poursuivions avaient fait : là ils s'étaient arrêtés pour se reposer, là pour manger, là pour prier. Ils étaient désorientés, ils étaient

fatigués, on se rapprochait, jusqu'au moment où je me suis entendu dire : chouf, regarde, ils sont là-bas. Absolument extraordinaire. Tout cela, grâce à mon guide targui, chasseur exceptionnel, habile à relever la moindre trace d'une gazelle légère ou d'un mouflon solitaire, et dont le regard perçant détectait ses cibles bien avant que mon œil d'Européen n'ait pu le faire. Il venait de me conduire au terme de notre marche mais pas encore tout à fait au terme de notre mission. Mais, c'est une autre histoire.

Par comparaison, je ne résiste pas au plaisir de vous lire un extrait de la lecture du lieutenant Jean Flye Sainte Marie, béarnais de naissance, à son frère Paul-Emile, médecin à Pau, au lendemain de la poursuite qui structure L'Escadron blanc : « Nous étions morts de fatigue : 26 heures sans manger, une nuit au trot, une matinée au pas et 8 heures de combat sans boire car à peu près sans eau. Dans la soirée, la providence nous a envoyé un orage qui a laissé des flaques dans lesquelles nous avons pu abreuver et faire le plein des guerbas. » Et plus loin : « J'ai fait 1 200 kilomètres en vingt-deux jours dont 200 de tanezrouft et 400 de montagne, en août, à raison de 10 à 14 heures de marche par jour, et à peu près sans manger. »

C'est vous dire l'ambiance de l'époque. Par comparaison, j'avais marché bien moins longtemps, dans un terrain lui aussi très montagneux. Je n'avais pas mangé grand chose et, à la fin, je manquais d'eau. Pour moi, la providence s'est manifestée sous la forme d'un avion de l'armée de l'Air, venu me larguer des bidons. Autre temps, autres moyens, mais des constantes. Je vais maintenant m'éloigner un peu de Joseph Peyré, de ses romans et des aventures guerrières car, s'il ne s'y est pas ou peu attardé, d'autres tâches directement inspirées par les directives initiales du commandement Laperrine nous accaparaient.

J'ai fait de la topographie, comme l'avaient fait pendant longtemps les officiers qui servaient dans les compagnies sahariennes. On leur devait les cartes que nous utilisions encore, globalement bonnes, mais qui avaient parfois besoin d'être complétées.

Un exemple parmi d'autres : j'ai été chargé d'une reconnaissance dans un massif montagneux afin d'essayer de voir s'il n'y avait pas d'autres points d'eau que les deux ou trois marqués sur la carte.

Un mois de recherches, guidé par un targui qui connaissait merveilleusement cette zone parce qu'il y chassait le mouflon,

m'a permis d'en relever une bonne quarantaine, tous permanents mais il faut le reconnaître, d'un accès souvent difficile. De quoi vivre à l'aise quand on connaît, mourir de soif dans le cas contraire.

J'ai bien sûr passé beaucoup de temps à dialoguer avec les touaregs des campements que l'on rencontrait en respectant un processus immuable : arriver lentement, à pied. Saluer les hommes qui nous accueillait, en répétant moult fois des formules de politesse stéréotypées. S'asseoir. Prendre le thé préparé dans un silence quasi général. Parler de banalités. Manifester le désir d'aller saluer les femmes qui se tenaient en retrait mais toutes prêtes à bavarder avec nous. S'asseoir à nouveau avec les hommes et peu à peu, essayer d'orienter la conversation vers les sujets que l'on souhaitait aborder : état d'esprit, toujours le contexte de la rébellion algérienne, état des troupes, c'est sur le nombre de bêtes qu'à l'époque était fixée l'assiette de l'impôt que nous devions aussi percevoir, pas sans mal et après de sacrées palabres, vous vous en doutez.

Il fallait s'enquérir de l'état civil pour le tenir à jour autant que faire se pouvait, mais aussi pour affiner nos connaissances des liens familiaux, tribaux, inter-tribaux afin de tenter d'imaginer ce qui se passerait si tel individu civil ou militaire, si telle famille, rejoignait la rébellion algérienne. C'est exactement ce que dit Joseph Peyré au sujet de la tribu maraboutique des Ifoghas. Je cite : « *Ahmed Amar est parti en dissidence, il peut amorcer la révolte de tous les campements soumis à Fort Flatters.* »

On apportait aussi quelques soins grâce à un minimum de médicaments dont nous disposions, capables de résister au climat saharien tout en permettant de soigner plaies ou bosses légères et de traiter les maladies ophtalmiques fréquentes chez les peuples du désert. Peyré évoque un peu ce rôle puisque le chef à l'Étoile d'argent sauve la vie d'une jeune fille belle parmi les belles piquée par une vipère.

J'avais du sérum mais je n'ai pas eu de candidate. Ma seule intervention s'est faite sur un chameau et j'ai pu à cette occasion mesurer la puissance du venin et la rapidité avec laquelle il agissait. La vipère à cornes, le danger public du désert.

J'ai fait également, si je puis dire, de la politique en prenant une part active à la préparation du référendum de 1958 sur la nouvelle constitution ou au scrutin de 1961, sur l'autodétermination.

Pour la première « votation », comme disent les Canadiens, j'avais été chargé de m'installer à proximité du campement du grand chef des touaregs Ajjers pour lui expliquer les tenants et les aboutissants de cette affaire.

Au bout d'un mois de palabres en tout genre, y compris sur des thèmes totalement inattendus tel que, par exemple « *Parle-moi des petites femmes de Paris* », voyez ma tête, en entrant quand même aussi souvent que possible dans le vif du sujet, je me suis entendu dire ceci : « J'ai bien compris, tu veux que je fasse voter pour de Gaulle. Je vais donner l'ordre à mes tribus de déposer des bulletins blancs, couleur du oui. Mais je vais quand même dire à deux ou trois d'entre elles de mettre des bulletins mauves, couleur du non. De cette manière, celui qui un jour remplacera de Gaulle saura que des touaregs Ajjers ont voté pour lui. »

Si l'on ajoute à cela que bien sûr, les hommes votaient pour les femmes restées au campement, on a une conception pas tout à fait classique de la démocratie. Mais comment aurions-nous pu faire autrement dans cette société figée dans ses traditions ?

J'ajoute que le chef touareg dont je vous parle était justement celui que Joseph Peyré évoque dans *Croix du Sud* pour le combat d'Aïn et Hadjadj puis dans *Sahara éternel* pour la nouvelle intitulée « *Le dernier des Kel Iherir* ». Cet homme, à la tête d'une bande de rebelles touaregs, bien armés et très manœuvriers, nous avait mené la vie dure à partir de 1916. Il parlait avec enthousiasme de son ami Laperrine qui, après sa reddition en 1920, l'avait investi comme chef suprême des Ajjers, en partant de l'idée que rien ne valait un rebelle rallié, qui gardait toute son autorité sur son peuple, pour nous être fidèle. Et ce fut le cas.

Brahim ag Abakada, puisque tel était son nom, repris sans le transformer par Peyré, racontait volontiers ses campagnes, entouré qu'il était encore par des touaregs de sa bande, parfois aussi en présence d'Arabes qui avaient combattu à nos côtés et avaient fini par s'installer dans le pays. Histoire vivante, passionnante, émouvante. Des épisodes des romans de Peyré racontés à haute voix sous la tente par l'un des principaux acteurs !! Rendez-vous compte ! Pour terminer ce panorama des activités qui rythmaient ma vie d'officier méhariste en pays touareg, j'ai couru, ou plutôt fait courir, sans grand succès d'ailleurs, après quelques bestioles encore mal connues des scientifiques qui souhaitaient en avoir des exemplaires vivants J'ai découvert des peintures et gravures rupestres dont je n'ai

encore jamais vu la publication, peut-être parce que situées en des zones peu accessibles aux spécialistes actuels. Pour mon plaisir, j'ai profité des magnifiques nuits sahariennes pour contempler les étoiles, découvrir les constellation, et les regarder, fausse image, tourner dans le ciel. Et parfois, mais ce fut très rare, j'ai assisté à des réunions nocturnes où une femme jouait de l'imzad, violon touareg monocorde, où d'autres chantaient en battant des mains et où les hommes, assis en cercle autour d'elles, rêvaient d'amour. Peyré en parle un peu dans ses romans.

Ces romans, je les ai lus et relus avec passion et je les ai vécus au moins partiellement, en vrai grandeur sur le terrain.

J'espère, à travers eux et ma propre expérience, vous avoir fait partager ce sentiment qu'entre le vrai Saharien que je suis, à ce jour définitivement adopté par le Béarn, et le Béarnais authentique que fut Joseph Peyré, Saharien d'adoption pour son œuvre, il existe une symbiose que ni l'écart des âges ni le temps qui s'écoule ne peuvent altérer.